



LES FEMMES RICHES



A PARIS — CHARLOTTE

Elle a épousé à vingt ans le marquis de Brunay, qui en avait soixante et qu'elle n'aimait pas. Mais elle avait une certaine aisance et cet homme était riche. L'aisance qu'elle avait eue dans sa famille lui avait donné le goût du luxe, de la mollesse et de la dépense.

Selon l'usage, elle avait vu habituellement des femmes plus riches qu'elle, et elle s'était trouvée pauvre. Ce mariage la mettait à même de satisfaire toutes les fantaisies qu'elle avait rêvées et de prendre rang parmi les plus élégantes.

Elle avait entendu dire que les vieillards qui épousent des jeunes filles sont trop heureux de se plier à tous leurs caprices, et elle avait compté là-dessus.

Sa première joie lui vint de la corbeille, qu'elle trouva remplie des plus riches futilités; cachemires, dentelles, bijoux, rien n'y manquait. Elle y trouva aussi une admirable aumônière de satin blanc qui contenait 20,000 fr., avec un billet charmant; on lui disait que pour faire mieux agréer les présents, on avait d'abord pensé à ses pauvres.

Charlotte au comble de la joie, donna 20fr. à sa femme de chambre et mit le reste du trésor en réserve pour ses menues dépenses.

Elle put, pendant un mois, faire l'admiration de ses amies. Elle allait avoir des voitures, des chevaux, un hôtel, elle serait riche et marquise !

* * *

La richesse est une puissance; ceux à qui elle échoit possèdent une souveraineté. C'est à eux de choisir le lieu de leur empire. Si on avait dit à Charlotte :

— Vous allez être souveraine; vous pourrez choisir entre un peuple heureux à gouverner et une nuée de courtisans menteurs, avides, qu'il faudra payer chèrement et qui finiront par vous faire perdre la vie, Charlotte n'aurait pas hésité un moment; mais elle ne vit pas qu'elle avait ce choix à faire, et les redoutables courtisans entrèrent par toutes les portes ouvertes,

Les premiers mois de son mariage se passèrent en visites et en fêtes. Ses parures furent admirées par les femmes, elle fut flattée par les hommes, et crut que la vie pouvait aller ainsi sans ennui, sans fatigue et sans remords.

Au temps où elle était jeune fille, sa mère avait exigé qu'elle fût levée à huit heures du matin; elle devait être habillée à neuf et aller à la messe. Le déjeuner se servait à onze heures. Elle devait ensuite travailler jusqu'à deux heures, et à partir de ce mo-

ment, recevoir ou faire des visites jusqu'au dîner. Le soir, on restait en famille, au milieu d'un très petit cercle d'amis. On allait rarement dans le monde.

Charlotte avait trouvé bien tyrannique cette façon de vivre; aussi dès qu'elle fut mariée et maîtresse d'elle-même, ainsi qu'elle aimait à le dire, changea-t-elle bien vite tout cela.

Son appartement, séparé de celui de son mari par les appartements de réception, fut élégant, douillet, parfumé et hermétiquement clos. D'épais tapis, des tentures et des meubles capitonnés étouffèrent jusqu'au son de la voix; de légers rideaux de dentelles recouvraient d'épais rideaux de soie, cachés eux-mêmes derrière des masses de fleurs interceptaient le jour. Au milieu de cette atmosphère étouffante et parfumée, Charlotte dormait d'un sommeil lourd, plein de rêves. A midi, seulement, une femme de chambre silencieuse et discrète entra sur la pointe du pied. Charlotte prenait au lit un léger déjeuner, et, assise au milieu de ses oreillers, écrivait une vingtaine de billets insignifiants. Puis, à une heure, elle se levait enfin pour essayer avec sa couturière, qui faisait antichambre depuis deux heures, une robe nouvelle.

Elle eut des maux de tête, des maux d'estomac, elle fut nerveuse, fastasque, agitée; dix domestiques ne suffirent pas à la servir, elle leur fit mener une vie de galériens.

Son mari, au désespoir, eut pour elle des soins, des attentions infinies; il inventa des distractions, des plaisirs qui n'étaient plus de son âge, mais qui devaient procurer à Charlotte l'oubli d'elle-même pendant quelques instants.

Rien ne parvint à secouer l'ennui épouvantable sous lequel elle était écrasée.

Elle n'eut aucune reconnaissance pour les soins qu'on lui prodiguait. Incapable d'aucun dévouement, elle ne put apprécier celui dont elle était l'objet; ne sentant le goût d'aucune action, elle n'éprouva aucun sentiment.

Elle engraisa, pâlit, mangea peu, dormit beaucoup et tomba dans une espèce d'idiotisme qui lui rendit toute lecture impossible. Elle s'abonna alors à la *Revue des Deux-Mondes*. Les pensées de Gustave Planche lui parurent profondes. Sa conversation ne porta plus que sur les propos et les histoires scandaleuses du jour.

* * *

Son mari que son âge et ses goûts rendaient sédentaire, s'entoura de livres et commença à renoncer au rôle pénible qu'il avait accepté depuis son mariage; il abandonna peu à peu à quelques amis et amies de